

l'étroit promontoire qui termine la pointe du Plestin.

Comme il en inspectait à distance les contours, il découvrit, tout d'un coup, dans un enfoncement de roches, une sorte de bâton planté de telle sorte qu'il ne put s'en expliquer la provenance. Ce bâton, ou plutôt ce pieu, émergeant du milieu des éboulis, Yvon ne put s'en expliquer la présence. Il ne devinait pas dans quel but on pouvait l'avoir planté là.

L'idée lui vint, si invraisemblable qu'elle pût être, que ce n'était là que l'extrémité d'un mât ou d'une vergue. Mais, à la distance à laquelle il se trouvait de l'objet, il ne pouvait se rendre compte de la position que, verbe, ou au mât, se occupait.

La réflexion lui vint, rapide ; et, se laissant tomber sur les mains, il se mit à ramper derrière les touffes de genêts, en ce moment très hautes.

Avec la ruse et les précautions d'un fauve qui guette sa proie, il gagna de proche en proche le massif des éboulis.

Alors il eut l'explication du problème ainsi posé dans son esprit, et son cœur en tressaillit de joie.

Le bâton dressé était bien un mât, et ce mât tenait à un bateau de dix-huit pieds environ.

Ce bateau lui-même était enfoncé, encastré plus exactement, entre deux blocs énormes sur lesquels s'appuyait un troisième, à la manière de la table d'un dolmen. Quelle était la profondeur de cette anfractuosité ? Yvon ne pouvait en juger ; mais ce qu'il voyait bien, c'était que, pour faire entrer un bateau dans un aussi étroit espace, comme une lame dans sa gaine, il avait fallu toute la prudence et l'habileté d'un marin consommé. Ce marin ne pouvait être que Balahic.

Et Balahic devait être là, à cette heure même. Le colosse le devinait au premier coup d'œil.

C'était ce mât debout qui venait de lui donner cette certitude.

En effet, il était manifeste qu'un homme de la prudence de Balahic n'aurait pas laissé un tel indice de présence d'une embarcation. Certainement l'espèce d'excavation formée par les éboulis devait être assez profonde pour recéler un bateau tout entier, une fois le mât rabattu. Pourquoi donc le marin avait-il relevé le sien ? Il n'y avait à cette anomalie qu'une raison plausible.

Balahic était là, très certainement, guettant le moment pour appareiller.

Le mât debout attendait qu'on guindât la voile. Une ou deux poussées de gaffe tirerait le bateau de son étui.

Yvon Le Braz se sentit l'âme très perplexe.

L'occasion, depuis si longtemps cherchée était là, sous sa main. Allait-il la laisser échapper ?

Il avait rêvé de s'emparer de Balahic ou de Ralph Gregh, et de l'apporter, témoignage vivant, aux juges d'Alain Prigent.

Il n'avait qu'à suivre sa première impulsion, courir, rouler de roche en roche jusqu'au bateau et le prendre à l'abordage.

Mais c'était un esprit judicieux qu'Yvon Le Braz, et qui ne faisait rien à la légère. Il prit le temps de la réflexion.

Attaquer Balahic à l'improviste, c'était extrêmement chanceux. C'était engager une partie qu'on n'était pas sûr de gagner.

De la place où se trouvait l'hercule à l'enfoncement rocheux qui formait comme une gangue à la barque, il y avait plus de trois cents pas.

Pour l'atteindre, Yves devait se faire voir, ce qui était fatal, puisqu'il était sur un lieu élevé et qu'il lui fallait se laisser dégringoler.

Or, une telle agression ne pouvait aller sans bruit, et ce bruit servirait à prévenir celui qu'on voulait surprendre !

Ainsi prévenu, Balahic aurait tout le temps nécessaire à assurer sa fuite ou même à devenir, à son tour, agresseur.

Armé comme il devait l'être, il aurait tout loisir de viser Yves pendant sa descente et de l'abattre comme un chien.

Et, en attaquant ainsi, qu'est-ce qui l'empêchait de

pousser l'embarcation hors du trou où elle s'était abritée ?

De la sorte, Yves courait un double risque : le premier de perdre l'occasion, le second d'attraper une balle au milieu du corps.

Il renonça donc à prendre l'offensive, et, se blottissant entre les pierres, il se borna à surveiller son ennemi.

Ce qu'il avait prévu se réalisait.

Lentement, très lentement, avec mille précautions, le bateau sortait du couloir de roche comme d'une alvéole.

Le mât devenait distinct. Bientôt l'avant apparut, se détachant avec netteté. Puis, debout à l'arrière, un homme se montra, pesant sur la gaffe qu'il appuyait alternativement sur l'une et l'autre des parois. Yves reconnut Balahic.

Puis l'intrépide matelot rejeta le croc dans le fond du canot et se mit à godiller avec assurance. L'instant d'après l'embarcation flotta en eau libre, et Le Braz put voir son ennemi hisser le pic. La voile se déploya largement.

Mais, au moment où Balahic s'apprêtait à manœuvrer le foc, Yvon le vit s'arrêter tout d'un coup et tendre l'oreille.

Il se fit attentif, surpris de cette hésitation, ayant comme une prescience qu'il allait être témoin de quelque chose d'insolite.

Le jour s'abaissait rapidement, et la côte de Trebeurden se violait tandis que la mer prenait à l'orient des tons d'ardoise.

Un coup de sifflet, rapide, énergique, troua le silence, suivi presque aussitôt d'un second, puis d'un troisième.

Balahic parut s'orienter. Un quatrième appel lui indiqua le chemin qu'il devait suivre.

Alors il n'hésita plus. Deux coups d'aviron le jetèrent hors des éboulis. Le vent le prit et lui fit doubler un banc de hauts-fonds, et Yvon put le voir gouverner à bâbord et gagner obliquement vers la lieue de grève. C'était là, sans nul doute, qu'on l'attendait.

Yves Le Braz quitta son abri, descendit en courant le versant opposé, rejoignit la route de Plestin. Puis, sans arrêt, il s'élança sur l'étroit sentier longeant la mer qui aboutissait à la chapelle de Saint-Efflam.

Il y a une demi-lieue de Plestin à Saint-Efflam. Yves la franchit en quelques minutes. Afin d'échapper aux regards de l'homme qui attendait Balahic, il se jeta à travers champs, et, sous le couvert des bois, parvint aux mamelons qui dominant la grève.

La grève était déserte. La mer montante n'était qu'à une dizaine de mètres de l'uniforme chaussée courant le long de la plage.

Il était joyeux, le bon Yves. Il se félicitait à cette heure de n'avoir pas cédé à son premier mouvement, d'avoir su attendre.

Sur le bord de la route, un cheval, la bride traînante, broutait l'herbe maigre, poussée entre les rocs.

A cinquante pas plus loin, un homme, qui paraissait impatient, allait et venait sur la bordure de sable et galets.

Je les tiens ! pensa Yvon Le Braz.

Il porta la main à sa ceinture et eut un geste de désappointement. Elle était dégarnie. Son pistolet n'y était plus.

Il avait dû tomber pendant la course haletante qu'il venait de fournir, et il n'avait pas le loisir de revenir sur ses pas pour le chercher.

Sa contrariété ne fut pas de longue durée, il haussa ses formidables épaules avec un mouvement d'insouciance, et, tirant de sa poche un couteau à gaine de cuir, il le prit entre ses dents. Son plan était fait désormais.

L'homme du bord de l'eau avait cessé de marcher, et, satisfait sans doute, avait poussé une exclamation :

" Devil's head ! Shall he not com ! "

Yvon avait désespéré de reconnaître ses traits sous l'ombre grandissante. Voici que l'Anglais venait de se livrer lui-même.

L'un ou l'autre, pensa joyeusement l'hercule, j'aurai l'un ou l'autre.

En ce moment il vit la barque de Balahic empour-

ner sa voile dans un dernier rayon du couchant et atterrir. D'un bond, Ralph Gregh sauta de la levée de galets sur la grève, afin de courir plus vite au-devant de son complice.

Alors le Breton, sûr de n'être point vu, alla prendre le cheval par la bride et l'emmena doucement à deux cents mètres plus haut, sur la route de Plestin. Il y avait la meilleure pâture d'herbe fraîche, l'animal se mit à paître avidement.

Yvon prit la sangle de la selle et la coupa à moitié du tranchant de son couteau.

Puis il se cacha derrière un tronc d'arbre du sentier après avoir pris soin de tourner la tête du cheval du côté de Plestin.

La conversation de Balahic et de Ralph ne fut pas longue.

Yves entendit les pas rapides de l'Anglais sonner sur la chaussée granitique ; il vit la barque s'enfuir dans le crépuscule.

Il attendit, retenant son souffle, le couteau entre ses dents, le jarret tendu, ramassé sur lui-même, prêt à bondir.

Dans la pénombre, Ralph Gregh n'avait pas vu son cheval. Il le chercha, en jurant et maugréant.

Il l'aperçut enfin, broutant à la place où le Breton l'avait amené.

Alors il vint à lui. Pour se mettre en selle, il devait passer entre la bête et les rochers derrière lesquels se cachait Yves.

Il mit le pied à l'étrier et prit son élan. Sous l'effort et le poids, la sangle se rompit d'un seul coup. L'Anglais tomba en arrière.

D'un seul bond Yves fut sur lui, le genou sur sa poitrine, le couteau sur sa gorge.

" Ne bouge pas, sur lui chien, ou tu es mort ! " ordonna-t-il d'une voix brève.

Et, tandis que l'Anglais, étourdi, épouvanté, demeurait inerte, Yves prit les deux pistolets passés à la ceinture de son ennemi terrassé, en mit un à la sienne, et, relevant Gregh d'une seule secousse, le poussa devant lui, la gueule du second pistolet appuyée sur la nuque.

" Marche droit ! " murmura-t-il à son oreille.

Le misérable comprit que toute résistance était impossible. La main de fer du colosse lui serrait le bras à le briser, et les doigts entraient dans la chair. Sombre, incapable d'une réflexion, il se laissa conduire sans regimber où il plut à son formidable ennemi de l'entraîner.

Yves avait passé la bride du cheval sur son bras gauche. L'animal suivait docilement.

La nuit était entièrement faite maintenant. Le groupe tragique se retourna, et, laissant Plestin en arrière, s'avança sur la maigre chaussée dans la direction du Roc'h-ar-laz, cette Roche-qui-Tue, de laquelle la terrible association avait tiré son nom.

Elle apparaissait avec son noir profil dans la nuit et la lune naissante l'éclairait vaguement.

Et, ainsi découpée sur l'ombre environnante, elle revêtait une majesté terrible et sublime. Il semblait qu'elle eût une âme.

Tout à coup Yves s'arrêta, et du fond de sa robuste poitrine fit jaillir le long appel des pêcheurs de la côte.

Un cri analogue y répondit du sommet du Roc'h-ar-laz. Puis on put entendre des pas précipités sur la chaussée ; on vit des torches zigzaguer dans les ténèbres, éclairant d'errants fantômes. En un instant, vingt ou trente marins apparurent et s'assemblèrent autour d'Yves.

" Monsieur le comte est-il là ? demanda vivement Yvon Le Braz.

— Je suis là, Yves, répondit une voix que l'hercule reconnut et qui le fit tressaillir de joie.

— Dieu est juste, notre Monsieur ! s'écria-t-il, tandis que celui-ci se montrait à la lueur des torches. Voyez un peu ce que j'amène."

Et, faisant signe à quelques-uns des pêcheurs qui l'entouraient, il poussa son prisonnier entre leurs robustes mains.

" Allons ! vous autres, dit-il, amarrez-moi propre-